

Grand départ

Timothée Gaudin

Remerciements

à Julio, Lucia et Nico, pour m'avoir accueilli quelques jours pendant l'écriture de ce projet

à Ki Mat leur gentil chien et Yeti et Cosmos leurs mignons chats

à Olivier pour ses relectures et conseils

à Flo pour ses encouragements et son soutien

à Fernanda pour la douceur de nos étés partagés

Une île, ancien volcan au cœur de l'océan atlantique, pourtant à peine à quelques encablures des côtes marocaines. L'hôtel, dans l'ancien village de pêcheurs de Punta del Hidalgo, sur les côtes nord, loin du littoral trop touristique et plus bétonné. La chambre, avec balcon, vue sur le soleil couchant depuis le confort d'un lit king size molletonné, douche italienne, WC japonais. Sur le mur, au-dessus d'une commode en bois brut, un tableau épuré, une simple ligne bleue tracée au pinceau épais, un horizon, une promesse. Les photos du petit-déjeuner servi au lit avaient fini de les convaincre : ils avaient réservé un séjour d'une semaine dans la foulée.

Quand ils s'éveillèrent, ils eurent du mal à comprendre où ils étaient. Le rire d'une mouette résonna faiblement dans la pièce. Le coton des draps était légèrement rugueux sous leur peau, comme les vêtements en lin qu'ils avaient enfilés après avoir vidé leurs valises faites à la hâte. Sans dire un mot, ils sortirent découvrir les alentours.

Le couloir au bout duquel apparaissait la mer, l'ascenseur si silencieux, le hall calme et propre où on leur avait tendu la clé de leur chambre. C'est en sortant sur la terrasse de l'hôtel que les dernières heures leur revinrent à l'esprit, comment ils s'étaient levés aux aurores pour prendre l'avion le moins cher qu'ils avaient pu trouver. Vague souvenir du film *Thelma et Louise*, vu du coin de l'œil. Par le hublot, les landes de nuages sur lesquelles leurs pensées glissaient sans dessiner aucune trace. Les secousses de l'appareil amorçant sa descente les avaient tirés de leur sommeil juste à temps pour voir les côtes escarpées de l'île déchirer la mer. Ils s'étaient encore endormi dans la navette affrétée pour les clients de l'hôtel, ne s'éveillant que pour surveiller l'avancée de leur trajet, ne devinant que des bribes des lieux qu'ils traversaient.

Et ils étaient arrivés. Assis sur deux chaises en plastique blanches, leurs pieds nus sur la pelouse en plastique vert, ils riaient sans trop comprendre comment ils avaient fait leur coup, comment on pouvait sur un coup de tête se coucher dans son lit la veille et le lendemain se réveiller à l'autre bout du monde.

«Madame, monsieur, un rafraîchissement, une boisson chaude ?»

La voix de la serveuse, dans son français impeccable, les avait fait sursauter. Comme si cette langue qu'ils avaient pourtant laissée derrière eux allait les réveiller de nouveau dans leur appartement. Mais ils ne rêvaient pas. Non, ils n'avaient besoin de rien. Tout allait bien, tout était parfait.

Comme deux somnambules, ils descendirent les quelques marches qui les menaient vers le front de mer. Sur la jetée, il n'était pas encore midi, on s'affairait avec langueur. À l'ombre des palmiers, on promenait son chien, on dégustait déjà une glace. On travaillait son bronzage, on faisait de l'exercice en courant au milieu des résidences colorées, des terrains de basket, des allées de dragonniers semblables à des baobabs. Ils auraient pu être en Californie ou sur la boardwalk de Miami. Il était impossible de séparer les touristes des locaux, tout le monde semblait aborder la même peau cuivrée par le soleil et l'eau salée, la même envie de porter la tenue la plus légère possible. Un homme dont les cheveux jaunis et élimés par l'air iodé se mélangeaient à la paille de son chapeau, vendeur de petites statuettes en bois, leur fit un grand sourire qui avait perdu quelques dents : il n'avait l'air de manquer de rien. Ils s'approchèrent doucement de la rambarde.

Soudain, devant eux, l'océan, l'horizon, le ciel, et rien d'autre.

Un escalier taillé dans la roche les déposa directement au bord de la piscine naturelle, simple digue de pierre qui protégeait des puissantes vagues océaniques un bassin progressivement chauffé par le soleil. Ils laissèrent leurs vêtements tomber à leurs pieds et s'enfoncèrent dans l'eau encore fraîche, si claire et pure. Autour d'eux des crabes rougeoyants profitaient de la chaleur sur leur carapace et du ressac sur la crête rocheuse. Ils s'allongèrent, laissant la houle les bercer au rythme des lents nuages qui traversaient calmement le ciel, devant leur regard, en dessous d'eux-mêmes.

Deux chaises longues les attendaient à la sortie du bain, et ils se laissèrent sécher par la brise marine et le soleil. Impossible de savoir quelle heure il était, s'ils avaient faim ou soif. Autour d'eux, pas un bruit autre que celui de la mer, pratiquement pas d'enfant : le plaisir de partir en vacances en septembre. Sur les quelques transats

occupés, personne ne se parlait, tout occupé à la contemplation silencieuse de l'océan, de l'instant, avec sur les lèvres comme un sourire. Quand un regard se croisait, on se saluait d'un léger mouvement de tête, soucieux de ne pas briser l'étrange sérénité dans laquelle chacun était plongé, absorbé par le roulement des vagues et le plaisir de ne plus penser à rien.

Plus tard, on apporta une assiette de fruits frais à la table du petit restaurant de bord de plage qu'ils avaient choisi. Ils avaient l'impression de n'avoir jamais goûté des fruits aussi riches, mangue, ananas, papaye, banane, gorgés de jus sucré, des produits pour eux exotiques et soudainement si quotidiens. En plus de petites pommes de terre accompagnées de mojo verde, ils prirent deux bières sans alcool mais trinquèrent tout de même pour de vrai, en riant. Un couple de retraités allemands les observait avec beaucoup de complicités.

Au loin, un groupe de surfeurs attendait la prochaine vague en s'esclaffant avec les mouettes.

Ici, l'été semblait ne jamais devoir s'arrêter.

Loin au-dessus d'eux, un canadair traversait le ciel pour disparaître de l'autre côté de l'île.

Les premiers jours se déroulèrent ainsi, tout inondés de la même lumière, rythmés seulement par la course du soleil vers l'horizon. Ils ne savaient plus quand était la dernière fois qu'ils s'étaient laissés le soin de vivre sans horaire, sans envie autre que celle de suivre leurs désirs, selon qu'ils avaient chaud, faim ou sommeil. Le soir, ils regardaient la nuit se déposer sur l'océan, ne pouvaient plus dire combien de fois le rituel s'était déjà répété. La nuit, ils faisaient parfois l'amour, se douchaient ensemble et dormaient de bonne heure.

Après un certain temps, une appréhension commençait à poindre. Imperceptiblement, le temps s'écoulait. Ils s'enfonçaient dans une torpeur presque trop lourde, comme endormis dans un bain trop chaud. Alors ils décidèrent de bouger un peu.

Après avoir fouillé le présentoir à prospectus de l'hôtel, ils optèrent pour une randonnée vers un pic rocheux au-dessus de la ville. La piste bien balisée les mena rapidement dans les hauteurs. La terre aride était transpercée d'aloés véras gigantesques, de plantes grasses aux formes improbables, de cactus épais dans la chair desquels des promeneurs avaient gravé leurs initiales. Leurs pas faisaient fuir d'étranges lézards aux joues bleues, semblables à de petits iguanes. Ils auraient pu être au Mexique, ou quelque part dans les Caraïbes. Plus haut dans la montagne, ils entendaient sans le voir un couple se disputer en italien, leurs voix dégringolant dans la vallée. Quand ils les croisèrent, la femme boudait, l'homme bouillonnait, et ils lâchèrent un « Holà » du bout des lèvres. Dès que les italiens eurent disparu en contrebas, ils ne purent s'empêcher d'éclater de rire, hilares que l'on puisse se quereller dans un tel décor. Arrivés au sommet, après avoir profité d'une vue exceptionnelle sur les environs, ils prirent un bus pour revenir à Punta del Hidalgo. Le véhicule stationna quelques minutes à mi-parcours, le temps pour un tractopelle de dégager un tas de pierres effondrées sur la route. Le chauffeur en profita pour fumer une cigarette en regardant le va-et-vient des engins de chantier qui creusaient la montagne pour y aménager un nouveau tunnel.

De retour sur les transats de la piscine, il ne put s'empêcher de prendre son smartphone, à la recherche d'une nouvelle activité pour occuper les prochains jours. Il aurait été dommage de manquer l'occasion de faire quelque chose d'unique. Pendant qu'il exposait à haute voix le fruit de ses trouvailles, elle s'alluma une cigarette, la première du séjour, et l'afflux de nicotine la submergea dans une vague vertigineuse. La plongée sous-marine ne paraissait pas être une bonne idée, une touriste avait eu un grave accident dans la région l'été dernier. Elle souffla la fumée de sa cigarette dans un soupir.

Au restaurant, il ne quittait toujours pas son téléphone. En dehors du circuit qu'ils avaient fait dans la journée, les départs de randonnée accessibles à pied depuis l'hôtel étaient quasi inexistantes et les horaires de bus capricieux. Ils commandèrent des fruits frais, des pommes de terre. Elle avait envie de vrai pain. Ils s'étaient promis de s'en passer, mais louer une voiture semblait indispensable pour pouvoir profiter librement de l'île. Leurs plats étaient à peine servis qu'il avait déjà réservé

une voiture pour le lendemain, livrée au pied de leur hôtel dans la matinée. Un sourire d'excitation ne quitta plus son visage, tout heureux de se trouver dans un endroit si exotique mais pourtant si accommodant, où la 4G fonctionnait sans problème, l'eau était potable et la carte bleue acceptée partout.

Elle regardait du coin de l'œil un couple de retraités allemands qui souriait sans discontinuer, le visage figé en un rictus brûlé par le soleil. Étaient-ils heureux ? L'Allemagne leur manquait-elle ? Les bouteilles d'Apple Pfizer sur leur table semblaient indiquer qu'ils avaient tout de même besoin de s'accrocher au goût de ce qu'était autrefois leur vie. Elle trempa une pomme de terre dans la sauce piquante, la mangea sans y penser. Était-il possible de partir si loin et longtemps qu'on perdait l'envie de rentrer chez soi, qu'on oubliait d'où l'on venait, seulement tenu par la certitude d'être étranger ici-bas ? Le vieil homme capta son regard, et lui sourit avec insistance. Elle détourna les yeux, elle n'avait plus faim, elle s'alluma une nouvelle cigarette.

Dans le ciel et la nuit, les lumières d'un canadair se frayaient un chemin entre le scintillement des étoiles.

Elle écrasa le mégot de sa cigarette contre le pneu de leur voiture de location, lui était remonté en trombe dans la chambre parce qu'il avait la sensation d'avoir oublié quelque chose. Le soleil était à peine levé. L'immeuble de leur hôtel se découpait face à la mer en un rectangle compact au milieu du bruissement des vagues. En contrebas, au petit restaurant où ils avaient leurs habitudes, une camionnette réfrigérée venait livrer des fruits surgelés.

La voiture était neuve, impeccablement nettoyée. Il avait pris le volant car il était le seul à avoir le permis. Cela faisait quelque temps qu'il n'avait pas conduit, et rarement une voiture aussi large et automatisée. Sur le siège passager, elle regardait le paysage en silence, la tête posée contre la fenêtre. Quelque chose n'allait pas. Pour lui changer les idées, il lui pointait du doigt en silence tout ce qu'il l'étonnait, là-bas une maison à colonnade, ici une colline bordée de fleurs rouges, un rapace flottant dans les hauteurs. L'air iodé irradiait de lumière, tout semblait luire comme couverts de feuilles d'or et de sel. Ils parcouraient d'étranges décors de

cartes postales, quelque part entre les montagnes de Bolivie et les plages de Cuba. La voix du GPS lisait avec un accent espagnol irrésistible les noms des villages traversés. Bajamar. Tejina. Tegueste. Ils partaient de l'autre côté de l'île, au Parque Rural de Teno, magnifique et dépaysant selon les avis Google. Elle était troublée par les efforts maladroits que faisait son compagnon pour lui remonter le moral. Avait-elle l'air triste ?

Arrivés à destination, ils garèrent la voiture et se dirigèrent vers ce qui ressemblait à l'accueil du parc naturel, bâtiment bétonné qu'on avait modernisé par une belle façade de bois. Le parking était presque vide, ils allaient pouvoir profiter de la visite sereinement. La porte vitrée de l'entrée ne s'ouvrait pas. Les fenêtres leur renvoyaient imperturbablement leurs reflets, ne laissant rien voir du dedans, à part quelques ombres. «Tu penses qu'on est arrivé trop tôt ?» «El parque está cerrado !» La voix avait jailli sur leur droite. Une porte de service s'était ouverte, tenue à une main par une femme d'une quarantaine d'année, habillée d'un uniforme si neuf qu'il lui donnait l'air d'être déguisée. «You french ?» Ils hochèrent la tête, agacés d'être découverts si facilement. «Parc fermé aujourd'hui. Grand feu dans la montagne. There's a huge fire on this side of the island. You don't watch the news ?» Ils la regardaient bouche-bée. «Do you euh, open later ? Après-midi abierto ?» La gardienne était à son tour figée dans l'incompréhension. Même si elle essayait de le cacher, une certaine colère commençait à poindre dans ses yeux cernés de fatigue. «Toute la montagne fermée monsieur. It's closed. Very dangerous, very dry.» Elle claqua la porte, et le silence fut immédiatement recouvert par le vrombissement strident des insectes dans les buissons asséchés. La chaleur était intense.

De retour dans la voiture, il laissa éclater sa colère, conduisant par à-coups. «Mais ils peuvent pas fermer toute une montagne, c'est complètement débile !». Il essaya de quitter la route principale, de trouver une piste qui contournait l'entrée du parc. Mais les issues qu'ils trouvaient étaient toutes closes par de grands portails en fer, le parc entouré d'un grillage immense, la zone surveillée par des patrouilles. Sur son portable, elle avait pu confirmer les informations de la gardienne : tout le périmètre était fermé pour cause de sécheresse et risque de départ de feu. Il était intimement persuadé que le site n'indiquait rien de tout cela la veille. Il n'était pas stupide au point d'avoir pu louper cette information.

Ne voulant pas rentrer directement, ils passèrent le reste de la journée sur la côte proche. Contrairement au reste de l'île composée de rivages volcaniques noirs et poussiéreux, le sable était ici blanc et fin, déposé par camion afin de créer une plage paradisiaque. Ils se cachaient du soleil cuisant sous un parasol en feuilles de palmiers. Malgré la torpeur, la plage était surchargée de familles de touristes. Des vendeurs proposaient des barquettes de frites, des canettes de bières. Deux paquebots de croisières bouchaient l'horizon. Le lieu n'avait rien de l'authenticité qu'ils étaient venus chercher. Il resta les bras croisés tout l'après-midi, taciturne. Elle alla se baigner dans l'eau glacée, doucement engourdie par la différence de température. Elle nagea jusqu'à une bouée jaune et s'y accrocha pour reprendre son souffle. Des étoiles luisaient devant ses yeux, se mélangeant aux reflets ardents du soleil à travers les vagues. Elle ne sentait plus le sol sous ses pieds et un frisson remonta le long de son corps.

En fin d'après-midi, pour le retour, il ne voulait pas longer la côte comme à l'aller et décida de prendre la route qui coupait l'île par les hauteurs et la chaîne volcanique. Il y avait bien la possibilité que des voies furent fermées pour éviter le risque d'incendie, mais il ne voulait rien entendre. Il conduisait, donc il décidait. L'aridité du littoral laissa vite place à une luxuriante forêt de pins et de cèdres dans laquelle une route serpentait, entre les arbres et le léger relief. Ils dépassèrent la ceinture des nuages avec surprise, ils ne pensaient pas qu'ils iraient si haut, dans un paysage qui semblait venir d'une montagne suédoise ou canadienne. Cela faisait au moins une heure qu'ils ne croisaient plus personne. La forêt s'arrêta soudainement. Un panneau indiquait la direction du Pico del Teide, le point le plus élevé de l'île. Ils arrivèrent au bord du cratère quand le soleil allait se coucher. Devant eux, la route traversait la bouche éteinte du volcan, océan pétrifié de roches gigantesques éclatées les unes contre les autres. Un panorama de désolation s'offrait à leur regard. Rien n'animait les lieux, seulement les ombres filantes que projetaient les lumières de leurs phares. Ils n'avaient jamais vu autant d'étoiles, et la sensation d'être seuls dans ce décor lunaire les maintint dans un silencieux vertige.

Elle s'endormit peu de temps après qu'ils eurent traversé le cratère. La route qu'il voulait prendre, qui traversait l'île sur sa crête, était bien fermée. Il était rassuré

qu'elle ne soit pas éveillée pour le lui faire remarquer. Il devait faire un détour d'une heure, redescendre pour retrouver l'autoroute qu'il avait voulu éviter. Sa nuque commençait à le lancer de trop conduire, il marmonnait toutes les remarques acerbes qu'il aurait pu lui dire. Elle était confortablement installée dans le privilège de ne pas avoir le permis. Lui-même luttait contre le sommeil, l'incessant ballet des virages l'hypnotisant petit à petit. La pente entraînait sa voiture, il n'osait ralentir, ne savait plus comment faire. Son corps se penchait en avant. Il n'en pouvait plus. La route traversa une clairière parcourue de souches brûlées, survivance d'un incendie vieux de plusieurs années. La coupe claire laissait la lune éclairer les vestiges.

Elle fut réveillée par le claquement sec de la porte de la voiture. Ils étaient arrivés. Il s'étirait sur le parking.

Entre les voitures garées, deux enfants se battaient en hurlant, leur mère essayant tant bien que mal de les séparer. «Si ça ne coupe pas l'envie d'avoir des enfants, une famille pareille.» Il avait dit cette phrase dans un soupir, enfin soulagé de pouvoir profiter de l'air frais de la nuit. Elle tenta de garder un visage impassible, alluma sa cigarette et commença à marcher. Malgré la nicotine, un nœud terrible s'était formé dans sa poitrine.

Il la suivit, quelques mètres derrière elle, sur le trottoir vide. Surgissant d'une allée, le vendeur de statuette claudiqua quelques pas malhabiles, son chapeau de paille manquant plusieurs fois de tomber au sol et lui d'accompagner son couvre-chef dans sa chute. Il semblait sévèrement imbibé, errant sans but et sans compagnie. Elle passa à côté de lui avec indifférence. Lui, quand il arriva à la hauteur du vendeur, ne put s'empêcher de serrer du plus fort qu'il pouvait sa clé de voiture dans sa poche, en le surveillant du coin de l'œil.

Couchés dans leur lit, ils ne dirent pas un mot pendant plusieurs minutes. Puis, ils convinrent qu'ils étaient fatigués, que la journée ne s'était pas passée comme prévu et qu'elle avait apporté son lot de frustrations. Ils firent leur possible pour se convaincre l'un l'autre qu'ils ne s'en voulaient pas mutuellement, malgré la tension. Une bonne nuit de sommeil allait régler tout cela. Ils se connaissaient et s'aimaient

depuis maintenant cinq ans, ils avaient appris à désamorcer ce genre de situation. Ça allait aller, comme toujours.

Au milieu de la nuit, elle se réveilla en sueur. Elle alla sur le balcon. Devant elle, l'océan et le ciel, sans bateau, sans lumière, sans étoile ni lune, apparaissaient comme un terrifiant vide, un trou béant vers lequel leur hôtel, toutes les chambres, toutes les fenêtres, toutes les maisons faisaient face.

Le lendemain, ils décidèrent d'aller au Parque Rural de Anaga, au nord-est de l'île, loin des restrictions et des menaces de départ de feu. Après avoir traversé un village composé de maisons colorées et de champs de pommes de terre, la petite route montait tranquillement vers les reliefs escarpés de la réserve naturelle. Ils s'enfoncèrent dans la fraîcheur ombragée de la forêt basse, faite d'arbres nouveaux qui poussaient tant bien que mal sur la caillasse. Cela lui rappelait leurs vacances en Corse.

Arrivés à l'office de tourisme du parc, ce fut de nouveau la douche froide : ici aussi l'accès à la réserve était limité. Les autorités ne voulaient pas se risquer à un début d'incendie et lutter sur plusieurs fronts simultanés dans l'île. Interdit, donc, de faire la moindre randonnée dans les espaces naturels. La traversée du parc en voiture était autorisée.

Beaucoup de touristes firent demi-tour. Il n'était pas question qu'ils rentrent déjà à ce putain d'hôtel. Elle essayait de ne pas le regarder, pour ne pas provoquer sa colère. A la file indienne, ils commencèrent à suivre les quelques voitures qui n'avaient pas rebroussé chemin.

Ils roulaient à moins de vingt kilomètres par heure tant la route enchaînait les têtes d'épingles. Chaque départ de randonnée était méticuleusement fermé au ruban blanc et rouge, comme si un crime avait eu lieu dans les environs. La forêt s'ouvrait sur un paysage plus accidenté où la route se rétrécissait encore un peu pour épouser les aspérités du relief. Derrière les barrières de sécurité qui bordaient sans discontinuer la voie, il n'y avait que le vide, la chute, la vallée.

La vue était fantastique, mais ils ne pouvaient s'arrêter n'importe où, la visibilité ne le permettait pas. Alors il continua à conduire, à klaxonner avant chaque virage pour prévenir une éventuelle voiture arrivant dans en sens inverse. À chaque virage, invariablement, klaxonner, tourner, continuer et recommencer. À chaque virage.

«Mais quelle bande de connards c'est insupportable.» Face à la file d'attente qui les séparait du mirador, seul endroit autorisé au stationnement, il commençait de nouveau à perdre son sang-froid, klaxonna plusieurs fois. «C'est vrai que toi tu n'agis vraiment pas comme un connard aujourd'hui.» Elle se délecta de le voir contenir sa rage. Elle n'en pouvait plus de ses petites humeurs. Elle avait envie d'une cigarette, mais c'était interdit.

De l'autre côté de l'île, des nuages noirs, sans doute d'orage, montaient au ciel.

Au hasard, il décida de prendre la direction de Tachero, village de bord de mer, à moins d'une dizaine de kilomètres. Il ne voulait pas conduire beaucoup plus longtemps. Il continua à rouler à faible allure, toujours en klaxonnant avant chaque virage, toujours sans dire un mot. Elle alluma la radio, il l'éteignit aussitôt. Il avait besoin de calme pour conduire, et ne voulait pas non plus lui laisser l'opportunité de se cacher derrière la musique. Leur silence était gênant, par sa faute à elle, par son sarcasme. Comme d'habitude, elle lui avait laissé le soin de tout organiser pour mieux pouvoir ensuite se plaindre de ses choix.

Elle ouvrit sa fenêtre pour attraper la moindre brise de fraîcheur. En contemplant le paysage, la mer, le ciel, elle fut prise d'une profonde mélancolie. Elle en avait la certitude : elle ne serait jamais heureuse. Si elle n'était même pas comblée par le plus bel endroit au monde, alors c'était certain, elle ne serait jamais heureuse. Ils devaient se séparer.

Cela faisait déjà plus d'une heure qu'il conduisait, en ballottant la voiture de gauche à droite, petit coup de klaxon, depuis déjà vingt kilomètres, un panneau leur indiqua qu'il leur en restait encore trois avant l'entrée du village, dans la chaleur, au bord du vide, même pas la place de croiser une autre voiture, il faudrait faire marche arrière pour rejoindre un renforcement prévu à cet effet, au bord du vide, klaxon, virage à

gauche, ses mains collaient sur le volant, il fallait ralentir mais il n'en pouvait plus, son front perlait de sueur, virage à droite, il voulait arriver, sortir de cette voiture, ne plus jamais conduire, klaxon, abandonner cette voiture, cette tension idiote, contenue, continue, se barrer de cette voiture et de ce couple et de cette vie qui l'emmerdait, au bord du vide, bientôt arrivé, bientôt le village, dernier virage peut-être.

Il freina d'un coup sec, les pneus crissèrent sur le bitume, juste à temps. Sur sa gauche, à quelques centimètres seulement, une voiture violette, et derrière le volant, un couple de jeunes touristes et leurs regards inquiets. Il aurait fallu reculer, laisser passer, ne pas bouger. Elle le lui conseilla. Il n'avait pas envie d'écouter, ni de faire demi-tour. Il appuya sur l'accélérateur.

Leur voiture avança, força le passage, se soulevant contre la violette, poussant des cris métalliques, des étincelles explosaient entre leurs deux carrosseries déchirées, l'autre couple hurlait de surprise et d'effroi. Et tout à coup ils furent de l'autre côté, dans le silence, ils étaient passés, le mal était fait.

Son pied appuya de nouveau sur l'accélérateur, du plus fort qu'il le pouvait, faisant jaillir la voiture vers l'entrée du village, le plus loin possible des conséquences de ses actes. Elle lui cria de s'arrêter, de ralentir. «Ferme ta gueule !» Il avait vociféré quelque chose, des excuses, de se taire, il ne savait plus. Les maisons défilaient à toute vitesse. Il roulait si vite qu'il n'aurait pas pu s'arrêter à temps si un enfant avait traversé la rue.

Ils arrivèrent dans une impasse. Il avait fait un délit de fuite dans une impasse. Le village n'était qu'une rue, une dizaine de maisons transformées en résidence secondaire face à la mer, et un cul-de-sac. Elle le vit arrêter la voiture, en sortir couvert de sueur, le visage blême. Son cœur battait si vite. Il regarda le haut de la rue, le dernier lacet où l'accident avait eu lieu. Il n'y avait plus personne, l'autre voiture avait disparu, s'était peut-être jetée dans la mer.

Le bruit strident d'un virage pris à toute allure leur fit tourner la tête, la voiture violette apparut derrière une maison et s'arrêta à leur hauteur. Le conducteur en sorti,

furieux. «What did you do, you fucking idiot ? You fucking flew man !» Pendant que l'autre homme lui hurlait dessus en portugais, elle le vit lui trembler, bredouiller des excuses, comme un enfant terrifié par la colère de son père, il ne s'était jamais battu, elle le savait, avait trop subi de violence pour oser en commettre. L'autre femme sorti de la voiture, commença à inspecter les carrosseries, prenant des photos, des vidéos, des preuves. «You gonna pay for this !»

Elle ne savait pas quoi faire, regardait la scène se dérouler sous yeux. Elle ne savait plus si elle respirait.

Les voitures n'avaient presque rien, cela en était presque incompréhensible, deux énormes rayures indiquaient seulement l'impact sur les portières, juste à côté des autocollants des agences de location de voitures. Ils essayèrent de joindre un vendeur par téléphone, mais il n'y avait aucun réseau dans le village. Chacun remonta donc dans sa voiture, direction les hauteurs, dans l'espoir de pouvoir appeler le service client et régler toute cette stupide histoire. Ils avaient passé moins de quinze minutes dans le village.

De nouveau seuls, il leur fallut quelques instants pour retrouver leurs esprits, démarrer la voiture et suivre l'autre couple. « Mais qu'est-ce qui s'est passé ? » Ils explosèrent nerveusement de rire, un rire amer, inquiet. Elle lui demanda s'il allait bien, aurait voulu savoir ce qui lui était passé par la tête. Il était incapable de lui répondre, ou d'oser croiser son regard. Il ne savait pas pourquoi il faisait tout cela, d'où lui venait cette colère ridicule. Le soleil était si lourd.

Au bout d'une demie heure, ils trouvèrent un peu de réseau, un bas-côté pour se garer. L'agence les rassura immédiatement, tout était pris en charge. Les quatre vacanciers se regardaient, penauds. La colère avait eu le temps de redescendre. Un rire poli traversa le groupe. Ils discutèrent un peu, quelques banalités, l'île était vraiment magnifique. Après un silence, ils se serrèrent la main, comme pour trouver une conclusion à ce drame qui n'en était pas vraiment un. On se souhaita de bonnes vacances.

Il voulait rentrer. Déposer la voiture à l'agence et ne plus en parler. Ils prirent le chemin du retour. Il avait les larmes aux yeux. Elle alluma la radio, ils n'avaient pas besoin de parler.

Au service de location, elle tenta d'expliquer à l'employée ce qui s'était passé dans son espagnol approximatif. Elle essaya de ne pas lui donner le mauvais rôle. La vendeuse la regardait sans comprendre. Il sentait qu'il devait intervenir, prendre ses responsabilités, ou la honte n'allait plus jamais le quitter. «It was me, it was my fault.» Son aveu résonna doucement dans le bureau lumineux. «Ce n'est vraiment pas grave monsieur, tout est pris en charge, l'assurance est faite pour ça. Il ne s'est rien passé de grave.»

Dans l'abribus climatisé où ils attendaient la navette pour l'hôtel, tout paraissait si difficile, si lourd. Alors elle posa sa tête sur son épaule. Il ne savait pas quoi dire, alors il sortit son téléphone.

Dans la paume de sa main, sur l'écran fissuré, tournait en boucle des images de l'incendie qui ravageait le sud de l'île. Les canadiens qui venaient désespérément déverser des trombes d'eau, sans succès. Les flammes dévorant les arbres, la roche, les habitations, tout ce qui se trouvait sur son passage. Rien n'arrêtait sa course, ni les choses ni les êtres. C'était tout proche, et pourtant ils n'avaient rien vu, ou rien voulu voir. Comme si tout cela ne les concernait pas vraiment. Les images auraient pu venir d'Australie, ou de Californie, loin, ailleurs, tout était pareil. Et tout tenait désormais dans le creux de leurs mains, comme la flamme douce d'une bougie qu'ils protégeaient du vent. Et ils savaient que la honte ne leur survivrait pas, que plus rien n'avait vraiment d'importance, rien n'était grave. Le couple dans sa voiture violette, l'hôtel, l'accident, la colère, l'homme au chapeau de paille, la tristesse, tout cela n'existait déjà plus. Il était déjà trop tard. Ils regardaient les flammes, dans leur répétition infinie, comme le merveilleux mouvement des vagues, le vent dans les arbres, les nuages dans le ciel. Les flammes réconfortantes comme un feu de cheminée, un soir d'hiver dans la maison parentale, chez soi, où l'on avait grandi. Ils y retourneraient, un jour, là-bas.

Ils s'aimaient si fort. Ils se le dirent en s'embrassant. Impossible de savoir à qui étaient les larmes qui se mélangeaient sur leurs joues.

Il fallait rentrer à l'hôtel, faire sa valise. L'avion de retour était déjà le lendemain. Et dans deux jours, direction le travail.

Ils pourraient peut-être apercevoir les flammes depuis leur hublot.